

LE PATRIOTE FRANÇAIS.

JOURNAL POLITIQUE, COMMERCIAL ET LITTÉRAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, excepté le lundi et le lendemain des fêtes. Les Articles, Lettres et Avis doivent être adressés à M. JH. REYNAUD, propriétaire gérant. On souscrit au Bureau du journal, rue de las Camaras N. 148 et à la librairie de M. Hernandez, rue du Vingt-Cinq Mai, N. 238. Prix de l'abonnement TROIS PIASTRES par mois.

MONTEVIDEO.

22 OCTOBRE 1880.

DU COMMERCE ET DE L'INFLUENCE

DE LA FRANCE

DANS LES DEUX AMÉRIQUES.

(Suite.)

Constatons, néanmoins, un fait de la plus haute importance ; un fait déjà signalé maintes et maintes fois dans la presse périodique et à la tribune nationale. Mais non encore démontré avec le degré d'évidence que nous lui donnons aujourd'hui.

C'est qu'il n'est pas pour la France de commerce plus avantageux, plus lucratif que celui de la Plata, comme il se faisait avant le siège de Montevideo. C'était aussi le plus important, sous le double rapport de la valeur totale des échanges et de la navigation française.

En réunissant les deux sommes de nos importations et exportations, tant à Montevideo qu'à Buenos-Ayres, nous trouvons un chiffre de 37,812,744 francs, valeur de douane, au dessous de la vérité, par conséquent ; mais que nous devons accepter, comme chiffre officiel et comme terme de comparaison avec d'autres chiffres provenant de la même source. C'est presque le tiers de la valeur totale de nos échanges avec tous les autres pays américains, moins les Etats-Unis.

Notre navigation nationale dans la Plata présente le même rapport avec l'ensemble des 432 bâtiments français employés dans les deux amériques. Nous trouvons, en procédant comme pour les marchandises, un mouvement de :

NAVIRES.	TONNEAUX.	HOMMES.
160.	31,120.	1,947.

Si l'on objecte que notre commerce avec le Brésil est plus important que celui de la Plata, par la raison qu'il s'est élevé, dans la même année au chiffre officiel de 38,441,623 francs, nous répondrons qu'il n'en est rien, et que ce serait une erreur très grande de vouloir établir une comparaison entre les deux pays, sur cette donnée. Il y a trois autres éléments à faire entrer dans ce calcul : 1o la navigation, 2o la provenance et la nature de nos importations, 3o la population respective des deux contrées.

Sous le premier rapport, celui de la navigation française, la Plata l'emporte de 50 p. 0/0 ; en voici la preuve :

NAVIRES.	TONNEAUX.	HOMMES.
106.	23,447.	1,373.

Sous le second rapport, nous avons déjà dit que les sept huitièmes de la valeur de nos échanges avec la Plata profitaient à notre

commerce spécial ; tandis que, dans nos transactions avec le Brésil, les trois huitièmes de nos envois, et le quart des siens, ne profitent qu'au commerce d'entrepôt et de transit.

Relativement à la population, nous voyons que celle de toutes les Républiques de la Plata formait tout-au-plus en 1842, un million d'habitants ; tandis que celle du Brésil pouvait être évaluée à six ou sept millions (1). La conséquence qu'on peut tirer de ce rapprochement, c'est que le Brésil, avec une telle population, jointe à la variété et à la richesse de ses productions, à l'étendue de son littoral et au nombre de ports de mer qu'il possède, devrait faire avec la France six ou sept fois plus d'affaires que la Plata ; et que si la Plata fait autant ou plus d'affaires que lui, ayant cinq ou six fois moins d'habitants, il faut, nécessairement, que ceux-ci aient une prédilection plus prononcée pour les articles français ; pour ceux surtout, qui alimentent notre navigation transatlantique.

Etablissons maintenant la comparaison entre Montevideo et Buenos-Ayres.

Sous le rapport de la valeur des échanges, nous voyons que Montevideo l'emporte de quatre millions de francs sur son orgueilleuse rivale.

Sous celui de la navigation française, nous trouvons :

POUR MONTEVIDEO. 103 navires. POUR BUENOS-AYRES. 55 navires.

Chiffres officiels, qu'on ne l'oublie pas !

Différence en faveur de Montevideo, «cinquante bâtiments.»

Les avantages qui résultent pour nous de l'échange des produits sont les mêmes sur l'une ou l'autre rive, c'est-à-dire que ces produits figurent dans le commerce spécial de la France, dans une proportion égale des deux côtés.

Mais, sous le rapport de la population, nous trouvons ici un fait analogue à celui que nous venons de signaler en comparant la consommation du Brésil avec celle de la Plata.

La République Orientale de l'Uruguay, sur une superficie moyenne de dix mille lieues carrées, n'avait pas en 1842, plus de 200,000 habitants (2). Les quatorze provinces argentines, au contraire, placées sous la férule du dictateur, comptaient environ 800,000 habitants. N'est-il pas logique d'en conclure que Buenos-Ayres, avec cette population, les ressources de sa vaste campagne, de sa navigation fluviale etc., aurait dû faire avec la France quatre fois plus d'affaires que Montevideo ?

C'est cependant le contraire qui a eu lieu ; nous venons de voir que Montevideo avait reçu et livré 20,898,372 francs de marchan-

(1) En 1834, elle était de 3,230,000, et l'on sait que l'immigration étrangère a été fort active sur certains points.

(2) Le recensement de 1835 n'avait donné que 128,312 âmes pour les neuf départements qui divisaient alors son territoire.

dises, dont les 7/8mes ont profité à notre commerce national ; et de plus, assuré un fret avantageux à 105 bâtiments français d'une jauge moyenne de 196 tonneaux chaque, procurant du travail et une instruction pratique à 1319 marins.

Et qu'on ne dise pas que le commerce de Buenos-Ayres n'était pas libre à cette époque, rien ne l'entravait, le blocus de ses côtes était levé depuis la signature du traité Mackau (29 octobre 1840) ; le dictateur s'arrogeait le monopole du trafic du Parana et de l'Uruguay ; il forçait le gouvernement de Montevideo à entretenir, une escadre et une armée nombreuse pour se garantir de l'invasion dont il menaçait ce pays depuis 1840, après avoir déjà envahi une fois, en 1839 (3).

Il faut reconnaître, d'ailleurs, que la prospérité si satisfaisante de la République de l'Uruguay, à cette époque, ne profitait pas seulement à la France ; toutes les autres nations maritimes y trouvaient aussi leur compte, les anglais les premiers. On peut en juger, par l'importance du mouvement général des affaires ; c'est-à-dire, des importations et des exportations réunies, qui s'élevèrent à cette époque 16,338,762 piastres courantes, valeur de douane, formant au change de 4 fr. 42 pour une piastre, la somme de 73,189,727 francs.

Il y avait au dix septembre 1842, dans le port de Montevideo, 116 bâtiments de haute-mer ; parmi lesquels on comptait 30 sardes, 28 anglais, 17 espagnols, 13 français, 9 américains et 17 autres pavillons de diverses nations.

La rade de Buenos-Ayres ne contenait à la même date que cinquante bâtiments de tous pavillon.

Cette prospérité de la République Orientale de l'Uruguay était due :

1o A sa position géographique, à la fertilité proverbiale de son territoire, à la salubrité et au facile accès de son littoral, ainsi qu'à la sagesse et la libéralité de ses institutions politiques.

2o A la sûreté et à la commodité de son port naturel, garni de môles ou débarcadères en fer et en bois, avec des magasins spacieux à proximité de ces môles.

3o A son entrepôt de douane, où l'on peut déposer toutes les marchandises étrangères pendant un temps illimité, tant qu'elles ne présentent pas d'avarie, sans payer d'autre droit qu'un simple magasinage fixé par le tarif, et une taxe de deux pour cent en cas de réexportation.

4o A son système monétaire invariable, offrant à la circulation des onces d'or et des patacons ou piastres fortes avec leurs fractions.

5o A l'amenité et à la franchise de caractère des orientaux,

(3) Avec une armée aux ordres d'Echagüe, aujourd'hui gouverneur de Santa-Fé, et qui fut complètement battue par le général Rivera, dans les plaines de Cagancha.

Feuilleton du PATRIOTE FRANÇAIS.—Du 23 octobre 1880.

LA BONNE AVENTURE

ou
MÉRITE ET FORTUNE.

La bonne aventure

O gué,

La bonne aventure !

VI.

LA PROPOSITION.

(Suite.)

M. Lelong, ébahi, stupéfié, cuit dans son jus, ne pouvait plus agir. Il ouvrait de gros yeux plus gros que ceux de la grosse grenouille et ne bougeait. Franchement il y avait de quoi. Pourtant, faisant un effort pour sortir de cet état de crise alarmant :

— Voilà, dit-il, avec un long soupir d'oppression, voilà qui bouleverse toute mes idées reçues. Je m'y connais. C'est là du Bernard Palissy tout pur. Eh bien ! je m'étais imaginé que jamais notre illustre potier n'avait fait d'œuvres aussi capitales. Il n'y a qu'un homme en Europe qui puisse posséder de pareilles pièces : c'est le comte de Casa-Bianca. Il veut donc les vendre ? Mais, n'il les veut vendre, comment se fait-il qu'il se soit adressé à vous, qui n'avez pas de relations, de préférence à moi, qui ai la plus opulente clientèle des deux hémisphères ? Cela ne se comprend pas.

Liseauva et sa femme, au comble du bonheur, ne ré-

pondaient pas ; leur physionomie s'en chargeait pour eux. Le marchand les regardait.

— Parle donc, dit la ménagère en poussant du coude son mari.

— Monsieur, répondit celui-ci simplement, ces petites bêtises ne sont point du grand maître dont vous venez de prononcer le nom, elles sont de moi.

De vous ?

— De moi.

Sans la ménagère qui lui avança une chaise. M. Lelong, foudroyé, roulait sur le sol. Il avait à grosses gouttes ; il soufflait comme une petite baleine ; il respirait comme un phoque.

— Mon ami, laissez-le enfin échapper de ses lèvres lipiques, si ce que vous m'avancez là, est vrai, votre fortune est faite ! c'est moi qui vous le dis.

L'artiste échangea avec sa femme un regard dans lequel il y avait ceci : « Nous pourrions donc payer le bouillanger, et donner du bouillon frais et du quinquina à notre pauvre enfant ! »

Puis, prenant le bras du marchand, et lui montrant au revers de toutes ses pièces son poingon, son chiffre :

— Monsieur, lui dit-il, tout ce que je fais est marqué ainsi.

M. Lelong examinait de nouveau le bassin, dans l'étang duquel il semblait plonger, pour la rafraîchir, sa grosse et large face.

— Pourquoi donc, dit-il tout à coup, placez-vous dans

chacune de vos pièces un animal, un insecte hors des proportions naturelles ?

— Monsieur, c'est pour montrer que je modèle et que je ne monte pas.

Le gros homme se remit à l'examen, tout en grommelant :

— Vous disiez donc que vous signez tout ce que vous faites ?

— Oui, Monsieur.

— C'est un tort.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Vous faites, je le vois, tous les genres ?

— Tout ce qui concerne mon état, oui, Monsieur : depuis l'assiette et le petit pot, jusqu'au drageoir et à la grande coupe. Mais j'avoue ma prédilection pour les compositions compliquées. Que voulez-vous, le peu que je sais m'a coûté tant de veilles et de fatigue, qu'il est bien naturel que j'aie pour l'argile que je pétris et à laquelle j'imprime les formes les plus difficiles, l'affection d'un père. On aime d'autant plus son méchant gars, nement de fils, qu'il vous a donné plus de peine à élever.

— Vous avez raison. Mais il paraît que tout le monde n'est pas absolument de cet avis ? Il paraît du moins qu'on achète peu vos produits ?

— Monsieur, on estime mes poteries, du moment où on n'est point forcé de les acheter, et on les apprécierait

ainsi qu'à la bonne foi qui préside généralement aux transactions de toute nature.

60 Enfin à la grande immigration qui commençait à affluer volontairement sur ce territoire favorisé de la nature

UNE RÉVÉLATION DU "DEFENSOR."

Le DEFENSOR se croit décidément intéressant, il va jusqu'à penser que son numéro du 30 septembre a été prohibé à Montevideo, et il publie une seconde fois dans sa feuille du 16 courant, la correspondance, — vraie ou fausse — qu'il prétend avoir obtenue de Rio-de-Janeiro, sur l'intention qu'aurait eue le général Pacheco d'engager en France des volontaires, au nom de son gouvernement, pour terminer plus promptement la guerre qui desole ce pays depuis bientôt huit ans, et sur la condition, mise par le gouvernement oriental à l'exécution de ce projet, que « cette expédition ne devrait avoir lieu qu'avec la coopération du pouvoir et de l'influence de la France, ou de l'empire du Brésil. »

Qu'y a-t-il donc là d'injurieux, de menaçant, de vexatoire ou d'irraisonnable, lors même que cette correspondance serait authentique? Nous ne le voyons pas, nous ne le soupçonnons même pas; et si le DEFENSOR professait réellement ces principes AMÉRICAINS dont il se prévaut sans cesse, au lieu de trouver rien à répondre dans ces communications, il y aurait trouvé la preuve des louables sentiments et de la prudence nationale qui animent les hommes formant aujourd'hui le gouvernement de Montevideo. S'il a vu là un motif de discorde entre le gouvernement et les étrangers armés, il s'est singulièrement trompé, parce que les principes qui guident les défenseurs de Montevideo les mettent au-dessus de toutes les petites susceptibilités nationales et d'amour-propre.

Nous dirons seulement au DEFENSOR que l'expédition que le général Pacheco a eu en vue ne serait pas composée, comme il l'avance malignement, « de hordes mercenaires d'aventuriers choisis dans le rebut et la lie des grandes populations européennes, » mais bien d'anciens militaires porteurs des certificats et des titres les plus recommandables, et qui seraient tout disposés à verser leur sang pour une noble cause, pourvu qu'on leur permit ensuite et qu'on leur facilitât les moyens de s'établir dans un pays où ils trouveraient à exercer leur industrie et à employer fructueusement leurs bras. De ces gens honorables et braves, il n'en manque pas en Europe, et si l'Amérique prenait la détermination de leur ouvrir ses vastes champs si fertiles et si peu peuplés, elle assurerait ainsi la prospérité et l'ordre dans son pays pour longtemps.

Le DEFENSOR démontre longuement l'impossibilité qu'une semblable proposition puisse avoir la chance d'être seulement écoutée par le gouvernement brésilien, certain qu'il est que cette proposition ne pourrait que causer une juste irritation dans le cabinet de Rio-de-Janeiro.

Il tombe bien mal le pauvre DEFENSOR. Quand il écrivait ce numéro, il y avait déjà presque un mois que le gouvernement brésilien avait envoyé un officier général en Europe, spécialement chargé d'y engager un certain nombre de « volontaires européens, » et qui lui sera assuré une bonne solde et accordé des terrains en rémunération de leurs services.

La proposition n'était donc pas aussi ridicule que le prétend la feuille d'Orléans, qui s'est bien gardé de rien dire à ce sujet des dispositions hostiles du Brésil; elle n'avait probablement pas encore reçu le mot d'ordre de Rosas, sur la polémique à suivre dans cette circonstance.

« Et que dira la France, ajoute le DEFENSOR, la France qui vient de signer par l'intermédiaire de son plénipotentiaire un traité avec les deux gouvernements légaux de la Plata?..... » Pour lui, on le voit, la ratification de ces traités ne fait pas le

moindre doute; il croit que ça se fait partout comme au «Cerrito, et à «Buenos Ayres.»

Du reste, nous croyons aussi que l'on n'aura nul besoin de recourir à une expédition de volontaires — que le DEFENSOR appelle des « gens de blouse et des brigands échappés de tous les bagnes. » — Nous avons la ferme conviction que la France se bornera à augmenter les forces qu'elle a déjà ici, à les mettre sur un pied respectable, et à s'entendre avec le Brésil pour mettre fin aux scènes affligeantes qui menacent de desoler ces beaux pays, si l'on y permettait le triomphe de Rosas.

Le DEFENSOR ne nous a donc rien appris de nouveau, et tant qu'il n'aura que des secrets pareils à dévoiler, il ne fera guerre sensation et n'aura pas besoin de s'étonner du silence gardé sur ce qu'il croit être des révélations importantes.

LE LIVRE DE M. ARÉNALÈS.

Nous avons vu avec un vif plaisir que le Comercio del Plata se soit décidé à enrichir sa bibliothèque de l'ouvrage intitulé :

« Notices historiques et descriptives sur le grand pays du CHACO et du rio BERMEJO; avec des observations relatives à un plan de NAVIGATION et de COLONISATION que l'on propose. Par José Arénalès, lieutenant colonel d'artillerie, et ingénieur chargé du département topographique de Buenos Ayres. »

Quoique publié dans la capitale argentine, en 1833, cet ouvrage est peu répandu en Amérique, et connu seulement en Europe, de quelques fervens adeptes des sciences géographiques historiques. Cela tient, sans doute, à ce qu'il ne fut tiré qu'à un nombre très limité d'exemplaires.

Ce livre était digne de figurer dans la bibliothèque du Comercio del Plata, à côté de l'ouvrage si précieux de Don Felix de Azara, et nous nous associons de tout cœur aux réflexions et aux éloges que les judicieux rédacteurs de ce journal américain ont insérés dans leur numéro du 14 de ce mois.

Nous nous glorifions d'avoir été un des premiers à appeler l'attention des hommes éclairés de notre pays, il y a déjà quinze ans, sur cette intéressante production d'un argentin du plus haut mérite, et pour lequel nous avons toujours conservé une profonde estime.

Après avoir indiqué succinctement le plan de l'ouvrage et le but de M. Arénalès, qui était de provoquer la colonisation de la partie méridionale du Grand Chaco, ainsi que la navigation du rio Bermejo qui le traverse dans toute sa longueur, nous citames le passage suivant, en témoignage des idées généreuses et élevées de l'auteur :

« Quant cela se réalisera (la colonisation et la navigation), si en même temps les obstacles et les restrictions de l'intérieur viennent à disparaître, tant pour le libre trafic de tout produit de commerce national ou étranger, que pour la concurrence de tous les hommes utiles et industriels, quels qu'ils soient, l'exportation deviendra de plus en plus active; la valeur des productions du pays augmentera graduellement, en même temps que celle des marchandises étrangères diminuera. Ces réactions, accumulées toujours des capitaux acquis (gananciales), créant des branches d'industrie de toutes parts, et amenant des gens qui les vivifient sans cesse, élèveront la nation à ce degré de prospérité si désiré par les peuples, fr-

quement promis par les gouvernements et toujours ébranlé par les désordres de ceux-ci, les passions des parties, et, plus que tout le reste, par le funeste ascendant de ces idées stupides et extravagantes de nos anciens oppresseurs. Combien n'est-il pas honteux d'avoir à le constater, vingt trois ans après avoir proclamé une grande révolution avec les idées les plus justes et les plus généreuses! mais ce n'est pas le cas de flatter la vanité nationale, en lui cachant des vérités qu'il lui importe beaucoup d'avoir présentes à la mémoire (1). »

L'un des souscripteurs inscrits sur la liste qui termine le volume, nous eussions été fier de voir notre nom figurer à côté de celui du général Don Juan Manuel Rosas, si l'illustre restaurateur des lois avait daigné consacrer une partie des forces de son intelligence à restaurer aussi la fortune publique et le bien-être des populations qu'il gouverne avec tant de gloire et de bonheur. !

La publication des plans de M. Arénalès lui en fournissait l'occasion, et les facultés extraordinaires dont il fut investi peu de temps après, lui en donnaient les moyens, il ne l'a pas voulu, son génie infernal a mieux aimé détruire, qu'édifier, entasser ruines sur ruines, que travailler à cimenter l'union et la fraternité entre les peuples par le travail, le commerce et la navigation intérieure.

Le nom de Juan Manuel Rosas, apposé sur cette liste de souscription est donc une mystification, un nouveau sarcasme.

NOUVELLES DE BUENOS AYRES

Les nouvelles apportées par le vapeur anglais RIFRA MANN sont, en substance, les suivantes :

Les faillites et sus ensions de paiements continuent. On parle d'une forte maison anglaise qui manquerait de plus de vingt millions de piastres.

Il se prépare une expédition que l'on dit destinée pour la frontière du Brésil.

Les onces étaient cotées, le 19, de 252 à 255 piastres. Le change sur France de 88 à 89.

FRANCE.

UN NOUVEAU FANTÔME

Sous ce titre, la Presse réduit dédaigneusement leur juste valeur tous ces manifestes provoquant publiés par certains journaux obscurs, mais qui ont, depuis quelques jours, le privilège d'émouvoir la Représentation Nationale et d'agiter le pays:

« Le fantôme impérialiste a change de place. Il a disparu du Pouvoir et s'est réfugié dans les colonnes du Moniteur du Soir. Nous avons eu, hier une nouvelle apparition, sous la forme habituelle, avec le cortège ordinaire des allusions, des insinuations et des provocations.

« Devant cette apparition, l'Assemblée Législative s'est encore émue. Aujourd'hui, on ne s'entretenait que de cela dans les couloirs du Palais-Bourbon. Les colères étaient grandes, à ce qu'il paraît, parmi les mem-

(1) Arénalès, ouvrage cité, page 274.

bien davantage encore, si je pouvais les donner pour rien.

— C'est un fait. Mais, qu'est-ce à dire.

M. Lelong s'était arrêté pour toiser l'artiste, dans la bouche duquel un pareil langage avait quelque chose d'un peu hétéroclite.

— A quoi voulez-vous, poursuivait naïvement Isscauva, malgré les coups de coude de sa femme, à quoi voulez-vous, je vous le demande, que serve une coupe où l'on ne peut boire qu'avec des grenouilles, et un plat où l'on ne pourrait manger que sur le dos d'un lézard ou d'un ignoble scorpion? Les considérez-vous, ces futilités, comme objets d'art, comme curiosités? Que voulez-vous, lorsqu'on les a vues, qu'on en fasse. Il faut être juste.

— Voilà, se dit le marchand parisien, un homme d'une singulière franchise.

— Si je vous dis ainsi ma façon de penser, Monsieur, continua le potier, c'est que je sais que cela ne changera rien à vos intentions. A Paris, on voit autrement. Comme on dit, chaque pays, chaque mode.

— Mon cher, écoutez moi, reprit le gros homme. Vous avez de l'adresse, c'est incontestable; mais vous manquez d'écoulement; mais vous avez un fil pour le moment hors d'état de vous seconder; mais vous ne savez souvent où trouver le pain....

— Monsieur, s'écria l'artiste fièrement, qui vous a dit?

— Je le sais, répond froidement le tentateur. Ne vous offensez pas de mes paroles. J'ai passé par là. Je viens à

votre aide. Voulez-vous suivre mes conseils?

— Parlez, Monsieur, je vous écoute. — Et il balbutia par derrière: « O misère! »

M. Lelong reprit:

— Par le temps qui court, tout objet de vente est d'un placement difficile. Un plat fabriqué par vous, fût-il plus merveilleux que tout ce que l'on a produit en ce genre, se vendrait cent sols, — la dixième partie de ce qu'il vaut. Offert, au contraire, comme une antiquité, — et on le peut, — il se vendra peut-être cent rancs. Il faut donc, d'abord que vous renonciez à signer vos plats, vos poteries....

— C'est à dire, en d'autres termes, s'écria l'artiste avec dignité, que je consente à m'abaissant en surprenant la bonne foi du public, en lui livrant du faux pour du vrai en le volant? Non, Monsieur, non, jamais. Carlo Isscauva n'a transigé avec sa conscience, jamais il n'a vendu ce qu'il ne pouvait livrer honnêtement, et ce n'est pas à cinquante ans sonnés qu'il débutera dans cette voie.

— Bah! vous y reviendrez.

— Jamais!

— Laissez donc, je connais ces scrupules. J'en ai moi-même de plus fortes que les vôtres. Voyons, est-ce oui, est-ce non? Je n'ai pas de temps à perdre.

— Je vous l'ai dit, Monsieur, c'est non, bien fermement non.

Le pauvre potier et sa femme versaient tous les pleurs de leur corps.

— Et votre fils, leur dit l'impitoyable marchand, vous

le laisserez donc mourir faute de secours?

— Monsieur, cria d'une voix tonnante Isscauva, en posant la porte du pied, sortez!

— Vous ne voulez point de mes écus, une fois, deux fois, c'est bien dit?

— Si vous ne sortez pas, Monsieur, poursuivait le père indigné, prenez garde à vous!

Sa femme, éplorée, affaiblie, pâle, le retenait d'une main suppliante.

— Mon cher, dit le marchand un pied sur le seuil et jetant une carte sur le grand bassin, voici mon adresse. Je reste ici jusqu'à demain. Adieu à vous.

Et il s'éloigna.

VII.

GEORGETTE.

Pincée de la taille comme une abeille, le pied au fin que celui d'une duchesse, le bras aussi rond que celui de Pylphé, les yeux bleus, le front blanc, les cheveux noirs, le sourire malin, la bouche vermeille, les dents montées comme des perles, la voix aussi harmonieuse qu'une lyre, telle était à peu près Georgette avec ses seize ans.

(La suite à demain)

bres de la majorité. Il a été question, d'abord, de dresser une seconde fois, au pied de la tribune, la barre de l'accusation. Cette idée a été bientôt abandonnée, et des interpellations ont été projetées. Mais qui les ferait? Serait-ce la droite? Serait-ce la gauche? On s'est ainsi rejeté la balle d'un côté à l'autre de l'Assemblée. La séance s'est écoulée dans cette attente, au murmure de la discussion du budget. Enfin elle est arrivée à son terme, sans qu'il y ait eu ni accusation, ni interpellations, ni explications.

..... Ce n'est pas par les coulisses obscures de deux ou trois journaux plus ou moins sérieux que l'empire pourrait faire son entrée sur la scène de l'histoire. Un pareil rôle demande la hardiesse de Cromwell ou le génie du premier consul. Quelque puissance que nous soyons disposés à attribuer à la presse, nous sommes cependant obligés de convenir que ce n'est pas en écrivant quelques articles de journaux qu'on s'empare du pouvoir suprême. Pour arriver si haut, il faut prendre son élan de loin. Il faut revenir de la campagne d'Égypte et trouver sur le rivage un peuple entier qui vous salue comme un conquérant et qui vous acclame comme un libérateur.

» Mais l'empire qui bat la grosse caisse dans les colonnes du *Moniteur du Soir*, qui se débite à 10 centimes, le soir, sur le boulevard, avec l'autorisation de M. Carlier, ou qui décrète des 18 brumaire dans les colonnes du *Pouvoir*, non par l'épée d'un capitaine, mais par la plume de M. Lamartinière! Allons donc! cela n'est pas sérieux, en vérité, et nous engageons les représentants du peuple à s'en aller faire leurs vendanges en toute confiance. La République n'est pas en danger.

» La République n'en est pas réduite, heureusement, à s'effrayer de pareilles parodies. Elle peut laisser passer devant elle ce fantôme sans nom, sans état civil, sans domicile; ce fantôme qui démenage tous les huit jours, qui apparaît tantôt ici sous la forme d'une solution, tantôt ailleurs, sous la forme d'une provocation, ce fantôme, que les ministres eux-mêmes désavouent, et dont la main mystérieuse se montre seulement de temps à autre dans les articles de journaux. C'est ainsi, peut-être, que finissent quelquefois les dynasties; ce n'est jamais ainsi que commencent les révolutions.

» L'article qui a si vivement ému l'Assemblée ne nous cause donc aucune inquiétude. Nous ne pouvons y voir la révélation d'une pensée sérieuse; nous y voyons tout au plus un rêve, une hallucination, une velléité du soir reniée et désavouée le lendemain. Il n'y a pas là vraiment matière à accusation. M. Le président de la République seul pourrait se plaindre d'être ainsi servi, s'il est vrai que se soit pour le servir qu'on écrive de pareilles choses. Quant à l'Assemblée législative, elle n'a rien à en redouter, et nous n'aurions pas compris qu'elle renouvelât, à cette occasion, l'acte de rigueur dont elle a récemment frappé un autre journal, qui avait à peu près tenu le même langage.

» Mais si l'Assemblée a sagement agi de ne pas demander d'accusation, le ministère nous paraît avoir manqué à toutes les convenances en ne fournissant aucune explication. Il faut remarquer, en effet, que le *Moniteur du Soir* est un des journaux dont la vente est autorisée par la police. Il y a donc une responsabilité qui revient au Gouvernement dans le 18 brumaire carnavalesque que nous venons de voir défiler dans ses colonnes.

Les observations de la *Presse* s'appliquent, on le voit, à la séance; mais, en présence des nouvelles attaques du journal élyséen, on conçoit que l'Assemblée, si disposée qu'elle fut au dédain, n'ait pu contenir l'explosion de sa légitime indignation. Le ministère aurait pu prévenir l'orage en allant au devant des interpellations qui ont eu lieu dans la séance d'aujourd'hui. Il ne doit s'en prendre qu'à lui-même des orages que son inqualifiable attitude a déchaînés.

FAITS DIVERS

La ville de Sceaux a été mise, hier, en émoi, par une étrange méprise, dont la garnison de la ville elle-même a été victime.

Quatre jeunes gens, montés sur des chevaux fringants, arrivent à deux heures dans cette ville; l'un d'eux s'attribue aussitôt le titre de président de la République; ses camarades, celui de ses aides-de-camp. Bientôt le bruit se répand parmi tous les habitants de l'arrivée du prince. Les uns après les autres s'empresant d'accourir au devant des visiteurs inattendus; des pétitions sont présentées sur l'heure à celui qui jouait le rôle du président. Aussitôt, la gendarmerie de la Seine monte à cheval, les autorités sont sur pied.... Mais on raconte que le président

s'est dirigé vers l'établissement de Robinson; tout le monde se dirige vers ce point, et ce n'est que quelques heures après que les paisibles habitants de la ville, les autorités et la gendarmerie apprennent qu'ils ont été victimes d'une complète mystification, car les quatre cavaliers avaient repris la route de Paris, enchantés sans doute du succès qu'ils venaient d'obtenir.

On lit dans *La Constitution*, journal de Pau, « Le général Cavaignac est arrivé à Barèges. Malgré ses précautions, il y a été reconnu. Une sérénade lui a été donnée. »

Le ministre de la guerre a autorisé l'acceptation de divers dons, faits en mourant par M. Hay de Slade, à l'hôtel des Invalides et au musée des Invalides. Plusieurs de ces legs ont un certain mérite par les souvenirs qui s'y rattachent. Au premier de ces deux établissements, où l'on sait que sont déposées les cendres du maréchal de Turenne, sont légués; un petit monument sous verre, contenant le boulet qui a tué le grand homme, les flambeaux en argent doré qui ornaient sa tente lorsqu'il était en campagne; la statue équestre du maréchal, en or et argent. Au musée d'artillerie, M. de Slade, qui avait servi dans les mameluks de la garde impériale, a laissé un poignard d'uniforme de ce corps, une grande et belle épée dite colichemarde, une paire de pistolets curieux, et une carabine tyrolienne.

La ville de Samara [Russie], dans le gouvernement de Simbirsk, qui en 1848, avait été presque détruite par plusieurs incendies, a de nouveau été ravagée le 25 juin par le feu. Une église, trente cinq maisons en pierre et quatre cent quatre vingt six en bois, entr'autres l'hôtel de ville et l'hôtel du magistrat, la prison, l'hôpital, la poste et cent vingt six magasins de blé, puis deux barques destinées au transport des grains et des provisions pour l'établissement des Invalides, toutes les pompes à incendie et les chevaux qu'on y emploie ont été la proie des flammes. Un des soldats employés à éteindre le feu a péri; 3 hommes ont été brûlés et cinq noyés.

— Le *Times* revient, en ces termes, sur le projet d'une exposition cosmopolite de l'industrie à New-York dont il a été fort question dans ces derniers temps, aux Etats Unis:

« On se préoccupe aux Etats-Unis d'un projet d'exposition des produits de l'industrie de toutes les nations, qui auraient lieu à New-York, en 1852. On compte transporter dans cette ville une partie des objets qui auront été exposés à Londres en 1851. Ce projet hardi, s'il réussit, comme nous n'en doutons pas, ne pourrait qu'être favorable aux manufacturiers européens. »

— Un de nos meilleurs agents, M. Poujade, consul général de France à Jassy, vient d'épouser Mlle Ghika, nièce de l'hospodar de Moldavie. La famille de la princesse Ghika ne voulant pas, en raison de la position prise par la Russie dans les provinces danubiennes, contracter ce mariage sans avoir l'agrément de l'empereur Nicolas, a écrit, dans ce but, à Saint-Petersbourg. L'empereur a approuvé complètement cette union en rendant justice à l'excellente réputation de M. Poujade, et il a envoyé à la future une magnifique cadeau de noce.

— On vient de faire à Charleroy l'essai d'une nouvelle locomotive où la transmission du mouvement s'opère d'une toute autre manière que dans les machines actuellement en usage. L'auteur de ce système, M. Hector de Callias, ingénieur sardo, s'est proposé d'accroître la vitesse des locomotives, de leur donner une adhérence au moins quatre fois plus grande, et de réduire les frais de combustible et d'usure dans une proportion considérable.

La nouvelle machine, qui se nomme le *Roi Charles Albert*, promet de réaliser les calculs de son inventeur. Ainsi avec une pression d'une atmosphère seulement, les roues motrices ont donné 300 révolutions à la minute, répondant à une vitesse de 24 lieues à l'heure. La transmission du mouvement, principal objet des expériences, n'a rien laissé à désirer pour la régularité, la facilité et la douceur de son jeu.

M. le ministre des travaux publics de Belgique a nommé une commission d'ingénieurs pour constater les expériences qui vont avoir lieu sur les chemins de fer de l'Etat, et il a fait mettre à la disposition des constructeurs tout ce qui pouvait en faciliter le succès.

PARTIE COMMERCIALE.

DEPECHE D'OUTRE MER.

Scotti et Massini—73 surons herbe maté 31 sacs maïs 10 pipes vin 110 caisses vermicelles 4 ballots stokfiche 10 barils anchois 10 demis idem huile 1 caisse saucissons de Bologne.

Vaillant Adolphe—8 bordelaises vin rouge 8 demis idem blanc 1 caisse marchandises (demandée) 17,000 buches.

Berthod Edmond—12 bordelaises vin rouge.

Sarran Bernard Bey et Comp.—54 caisses ou ballots marchandises diverses.

Louis Bulla—6500 oranges.

Francisco Rodriguez—une partie suif en rame.

ENTRÉE A L'ENTREPÔT

Urioste et Burzaco—50 pipes 10 quarts de pipes vin.



MARINE.



ENTRÉES.—Du 21.

Rio Grande le 16 courant goëlette romaine «Severa», de 139 tonneaux, capitaine Cristobal Britos, à Monjardin, avec 259 caisses savon, 70 bêtes bétail.

Buenos Ayres le 21 courant vapeur de S. M. B. Riffmann.

Mouillé dehors du port.

Goëlette espagnole Isabel, de Barcelone et Malaga, à J. Cruet. Suivi pour le Buceo.

Brick anglais Reform capitaine David Murray de Londres à Bayley Brother.

A suivi pour Buenos Ayres.

Brick barde «Sultan».

RECOIVENT CORRESPONDANCE.

Pour Rio de Janeiro le vapeur de S. M. B. Riffmann reçoit la correspondance à la poste jusqu'à 11 heures du matin.

Pour Buenos Ayres le 23 du courant goëlette italienne Nueva Carmen reçoit la correspondance jusqu'à 3 heures du soir chez D. E. Risso.

Pour Buenos Ayres vendredi prochain vapeur américain William J. Pease reçoit la correspondance jusqu'à 5 heures du soir du même jour.

EN CHARGE

POUR SAINT FRANCISCO, [CALIFORNIE.]

TOUCHANT A VALPARAISO.



Le beau trois mats français *Georges*, ayant déjà une partie de son chargement engagé; partira pour cette destination, sous le commandement du capitaine Tanguy, le 25 novembre.

Ce navire, tout neuf et de marche supérieure offre toutes les commodités désirables pour un long voyage.

Pour fret et passage, s'adresser au capitaine à bord ou chez L. Sagory et Kunz, courtiers maritimes, rue des Missions, n. 115.

uncuisinierfrançais

Desire s'employer dans une maison bourgeoise ou hotel, il est très apte à son ouvrage, ayant été employé dans les premières maisons, et pouvant donner de bons repondans.

S'adresser au bureau du «Patriote».

EN VENTE.

Chez les libraires, et rue de las Camaras num. 148 à l'imprimerie du Patriote Français.

EMIGRATION ET COLONISATION

DANS

La Province brésilienne de Rio Grande-du Sud; la République Orientale de l'Uruguay et tout le bassin de la Plata.

Une brochure in-8°

PAR

M. ARSENE ISABELLE,

Ancien chancelier du Consulat-General de France, auteur du «Voyage à Buenos-Ayres et à Porto Alegre» de notes commerciales et de plusieurs autres écrits sur Montevideo.

En vente

Une chèvre laitière, rue du Rio Negro, N° 200.



Avis Divers.

EDOUARD MARICOT

A l'honneur de prévenir MM. les souscripteurs à l'ouvrage intitulé *Revolution de Février de 1848* qu'il peut se présenter pour choisir leurs prime qui sont arrivées par l'Aristide et qui se composent.

1o une pendule représentant l'archevêque de Paris mort sur les barricades
2o une pendule représentant Jeanne d'Arc au siège d'Orléans

3o une pendule représentant la sainte famille
4o une pendule représentant un laboureur.
5o une pendule dite œil de boeuf.
6o un nécessaire pour homme.

L'ouvrage se composera de 36 ou 40 livraisons qui feront 4 beaux volumes ornés de 40 portraits en pied représentant les principaux personnages de cette époque dessinés par A. Laganche d'après nature et gravés sur acier par les premiers artistes.

Le prix de la souscription est de :
20 patacons l'ouvrage complet.
5 patacons le volume.
1 1/2 patacons la livraison

Il reste encore quelques exemplaires pour ceux qui veulent souscrire, ils auront la même faveur que les premiers souscripteurs.

EN OUTRE

On prévient que dans le même magasin on vient de recevoir un élégant assortiment d'article de papeterie et de bureau, et aussi tout ce qui est nécessaire pour les artistes peintres et dessinateurs, le tout de bon goût et de première qualité.

Avis.

Avis aux amateurs du Tir de Pistolet.

M. Caussade a l'honneur de prévenir le public de Montevideo, et particulièrement MM les officiers d'infanterie comme ceux de la marine, qu'il vient de créer un nouveau TIR DE PISTOLET, rue de la Convention, N° 152, près du Lion d'Or, où ils trouveront à tout heure du jour, un assortiment de Pistolets des plus modernes et des meilleures fabriques.

Ils trouveront aussi dans le même local, que le propriétaire n'a rien négligé pour rendre des plus agréables et de plus décentes, toutes sortes de vins, liqueurs, bière, etc.

MONTRICHARD

Arrange les vieux chapeaux et blanchit pans toute la perfection, les chapeaux de paille.

S'adresser, rue de Juncal, n° 46.

AVIS.

Ceux qui veulent se soigner eux-mêmes trouveront en vente à la Chapellerie de Vaillant frères, rue des Trente-Trois n° 88, les ouvrages suivants :

Histoire naturelle "de la santé et de la maladie" suivi du formulaire d'une nouvelle méthode de traitement hygiénique et curatif, par "F. V. Raspail" 2 vol. in 8° reliés.

Dictionnaire de la santé et des maladies ou la "médecine domestique par alphabet" par G. Grimaud de Caux, avec un atlas anatomique et un tableau de classification de "poisons et contrepoisons". Le tout en 1 vol. in 8° relie.

"Le Médecin de soi-même" et des autres, à l'aide de la médication de M. Raspail, par H. Dubois et Joubert, 1 petit vol. in -32 relie,

"Le Pharmacien de soi-même," contenant plus de 750 recettes ou formules d'une exécution facile, par les mêmes, 1 petit vol. in -32 relie,

AVIS.

Une nourrice jeune et saine ayant perdu son enfant nouveau né, et demeurant entre le Cordon et la Aguada désirerait trouver un nourrisson.

S'adresser au bureau du Patriote.

Catalogue

DES LIVRES FRANÇAIS, RELIÉS,

NOUVELLEMENT ARRIVÉS DE PARIS

EN VENTE A DES PRIX MODÉRÉS,

Rue de las Camaras. Nos. 41 et 43.

"Ambert" Esquises historiques des différents corps de l'armée française, avec gravures in-folio demi rel. veau. 1 id.

"Perrot" Nouvel atlas du royaume de France. 2 id.

"Villeneuve" Métamorphoses d'Ovide, avec 144 gr. in-4° demi rel. chagr. 1 id.

"Philippote aux" Le siècle de Napoleon. cartonne. 1 id.

LITTERATURE.

"De Girardin. De l'instruction publique en France. in-18 demi rel. maroq. 1 id.

"Delandine". des Ages héroïques, 1 id.

Id. de la Terreur, 1 id.

Id. de l'Empire, 1 id.

Id. de la Gaule. 1 id.

Id. Renaissance sociale 1 id.

Id. Conjurations 1 id.

Id. de la Restauration 1 id.

Id. du Consulat 1 id.

Id. du Christianisme sous la Tente 1 id.

En vente.

Les ouvrages suivants reliés ou brochés sont en vente à l'imprimerie du Patriote:

Les Pêches Capitales.

L'Orgueil.

Les Pêches Mignons.

Gingènes ou Lyon en 1793.

Les Mistères de l'Inquisition.

La Gorgone.

Le Juif-Erreur.

Les Mistères de Paris.

Tous ces ouvrages se vendent au Rabais

EN FEUILLETONS,

Le fils de l'Empereur.

Les Mistères de Sainte-Elene.

Le Sansonnet.

Hamard coiffeur, rue du 25 de mai, n. 129, a l'honneur de prévenir les élégants de cette capitale qu'il vient de recevoir un riche assortiment de cravattes de satin, du dernier goût qu'il vendra au plus juste prix.

En vente.

LA

CONSTITUTION

DE LA

REPUBLIQUE FRANÇAISE

Promulguée par l'Assemblée nationale le 12 novembre 1848.

brochure en 32

Se vend à l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS rue de las Camaras n° 148.

En vente.

Dans le magasin de comestibles de M. Auguste Despouys rue de Missiones n° 128 et 130, une partie de pommes-de-terre d'excellente qualité arrivées récemment des îles Canaries on trouvera également des saucissons d'Arles et infinités d'autres articles, de comestibles et boissons, à des prix modérés.

Avis
CHANGEMENT DE DOMICILE.

Cochet,

Fabricant de billards,

Récemment arrive de France, il a l'honneur de prévenir le public qu'il a rapporté un assortiment complet de billards et tous les accessoires qui en dépendent, tels que billes, procédés, marques, bleu, &c. &c. Il tient également un assortiment de bandes élastiques, métalliques, caoutchouc, lières et autres de nouvelle invention. Il se charge de la réparation et de la confection des billards, on trouvera chez lui tout ce qu'il y a de plus moderne en ce genre.

Rue de Soriano, au coin de la rue de la Ciudadela, la deuxième rue à droite en sortant du marche principal, près les arcades de la passive.

CHARCUTERIE FRANÇAISE

ET

Orientale.

Le sieur Hebert Cérestin, propriétaire de la Charcuterie située en face de l'hôpital français, a l'honneur de faire savoir aux amateurs de la bonne chère et du bon goût, qu'on trouve dans son Etablissement tous les articles ayant rapport à son état, et susceptibles de flatter les gastronomes les plus délicats.

On trouvera également deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, des gras doubles à la lyonnaise, des tripes à la mode de Caen, qu'on pourra manger dans l'établissement ou faire porter à domicile.

Le tout à des prix en rapport avec les circonstances.

SAUCISSONS D'ARLES ET
DE BOULOGNE.

En vente dans le Magasin de comestibles de M. Auguste Despouys, rue des Missiones n. 128.

LA SEMAINE

Le Journal LA SEMAINE a réalisé avec un succès croissant et bien mérité l'une des plus heureuses combinaisons de l'époque. Réunie dans un seul recueil, paraissant tous les 7 jours les faits intéressants la politique, l'économie sociale, les sciences, les arts, l'agriculture, le commerce, les théâtres, et y joindre la littérature grave et légère, la poésie, la musique, des caricatures, des rébus, semblait chose presque impossible: cependant le problème a été résolu avec un rare bonheur.

Rien de plus spirituel et de plus piquant que l'article de la SEMAINE, intitulé LES SALONS DE PARIS. Il est confié à la plume du célèbre chroniqueur NICOLAS.

Nous nous faisons un devoir de recommander cette excellente publication et de rendre justice aux soins intelligents que sa nouvelle administration met à en perfectionner de plus en plus toutes les parties.

La modicité du prix de cet intéressant recueil le rend d'ailleurs accessible à toutes les bourses. 24 francs par an; 12 fr. pour 6 mois 9 fr. par trimestre.

BUREAUX à PARIS, RUE STE. ANNE 51 BIS.

Avis.

L'imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS est actuellement, rue de las Camaras, N° 148 au premier.

Imprimerie du Patriote, Rue de las Camaras, N. 148